



Quand la jeunesse française se prépare à une nouvelle révolution

Entretien avec Fabrice Grimal

Propos recueillis par David L'Épée

Chef d'entreprise et diplômé de l'ESSEC, Fabrice Grimal a fait paraître un fort roboratif essai *Vers la révolution. Et si la France se soulevait à nouveau ?*, aux éditions Jean-Cyrille Godefroy. Plaçant ses espoirs dans une « alliance plébéienne inattendue » entre classes populaires et moyennes, jeunes, militaires, souverainistes de tous bords et mouvements sociaux, il parie sur une insurrection qui permettra à la fois de sortir de l'UE et de rétablir une véritable démocratie !

ÉLÉMENTS : Tous les indicateurs indiquent une radicalisation de la jeunesse française. Beaucoup s'en alarment, vous semblez vous en réjouir. Qu'est-ce qui vous fait espérer dans la nouvelle génération ?

FABRICE GRIMAL. Chaque nouvelle génération regarde le monde avec ses propres yeux, et si les précédentes tentent toujours d'y mettre des filtres, elles n'ont jamais aucune garantie d'y parvenir. Il y a beaucoup d'éléments sociologiques révélateurs sur la jeunesse française aujourd'hui, mais permettez-moi de prendre ici l'exemple de la relation du peuple à l'Union européenne. Pour quelqu'un qui a grandi sous l'Occupation, quelle formidable aventure que la réconciliation franco-allemande ! Comment s'y opposer ? Pour son fils, qui a vu de ses yeux d'adolescent se créer Erasmus et le premier Parlement européen, voilà un défi qui méritait à coup sûr qu'on s'y arrête (François Asselineau a voté Simone Veil en 1979). La génération suivante a eu son premier compte en banque au moment de l'adoption de l'euro, qui a impacté de manière ludique sa vie de tous les jours. Difficile pour eux (pour moi aussi, à l'époque) de penser que le franc, cette relique, était vraiment à regretter. Mais pour un jeune d'aujourd'hui, ado pendant la crise des *subprimes*, qu'est-ce que l'UE sinon la

lubie d'une bande de vieillards, un projet plus vieux que son grand-père, dont il peine à percevoir les avantages ? En outre, pour la première fois, une génération a accès à l'encyclopédie universelle des opinions courantes et dissidentes sans bouger de chez elle, et elle s'y plonge sans hésiter. On la sait rétive à l'autorité et jalouse de sa liberté. Ce sont de bonnes bases pour l'avenir !

ÉLÉMENTS : Vous placez beaucoup d'espoir dans la défection des militaires et autres corps constitués et dans leur ralliement à l'insurrection. Ne craignez-vous pas que dans ce cas de figure la révolution soit rapidement confisquée au profit d'un putsch ?

FABRICE GRIMAL. Une révolution n'est pas un putsch, ni un *pronunciamento*, ni un coup d'État, ni une simple émeute ou révolte, mais elle les contient tous à la fois dans ses potentialités. Plutôt que d'espoir d'ailleurs, ce livre n'étant pas l'étalage de mes espérances personnelles, je parlerais plutôt d'optimisme raisonné, la démarche favorite des prospectivistes. Partant de l'hypothèse révolutionnaire pleine et entière, j'ai laissé celle du putsch à d'autres. Vous noterez que, dans la fiction finale, on peut deviner que rien ne se décide de définitif dans cette France soulevée sans l'aval d'un groupe d'officiers qui, d'une ma-

nière ou d'une autre, a pris le contrôle sur l'appareil de l'armée. Le putsch y est donc forcément en puissance, c'est un risque à prendre, et il n'est toujours pas exclu d'ailleurs au moment où ma fiction s'interrompt. Il ne fait aucun doute que les chefs militaires français ne le souhaitent pas, et il est non moins probable qu'ils ne laisseraient pas faire si une révolte présentait pour la France un risque de guerre civile, ou bien une menace d'ordre religieuse ou collectiviste.

ÉLÉMENTS : Dans le dernier chapitre du livre, qui est un texte d'anticipation, vous imaginez place de la République un débat entre Frédéric Lordon et Alain de Benoist dans le cadre d'une renaissance, réellement révolutionnaire cette fois, de Nuit debout. Or, si les gens de notre bord (je parle pour ma paroisse) sont ouverts à ce type de dialogue, je ne suis pas certain qu'il en soit de même du côté de Lordon et de ses partisans... Qu'en pensez-vous ?

FABRICE GRIMAL. En l'état, c'est exclu. Mais c'est le propre de toutes les périodes exceptionnelles d'abriter des événements exceptionnels, inimaginables quelque temps plus tôt. Si l'on part du principe que la hausse fulgurante des inégalités ne sera pas freinée de sitôt et que le pouvoir en place continuera de se durcir, tout cela ne peut à terme que cimenter une force



Pour Fabrice Grimal, 37 ans, la révolution est inéluctable, mais elle requiert un préalable : la convergence des luttes, par-delà la droite et la gauche, laquelle passe par la création d'un front allant de Frédéric Lordon à Alain de Benoist. On n'en est pas encore là...

contraire, d'autant plus radicale qu'elle se sera agrégée dans la douleur. Dès à présent, on voit que le véritable point d'achoppement entre les oppositions, la question de l'immigration, commence à perdre en intensité, à se déshystériser à mesure que la pression migratoire s'intensifie dans des proportions jamais vues. L'Italie vient tout juste d'en donner un exemple éclatant. Si ce verrou venait un jour à sauter en France, tout serait alors envisageable.

ÉLÉMENTS : Vous assumez d'avoir opté, dans le choix des possibles, pour l'hypothèse la plus optimiste : celle d'une révolution du peuple (par opposition à la soumission apathique ou à la guerre civile raciale). N'avez-vous pas l'impression de faire un peu cavalier seul dans une littérature contestatrice majoritairement marquée par le déclinisme et la sinistrose ?

FABRICE GRIMAL. Les sorties de secours du système sont devenues trop petites pour que l'espoir même puisse les traverser. Que faire de vraiment sérieux ? Boycotter les multinationales ? Attendre que l'Union européenne « change », que la prochaine élection apporte quelque chose de nouveau ? L'impasse apparaît clairement à un nombre croissant de Français. Nous en arrivons à un seuil critique car ils commencent à s'apercevoir que, pour obtenir des choses pas si révolutionnaires que ça, il faut peut-être aujourd'hui faire une révolution. Lorsqu'un individu ou un peuple est acculé à la ruine ou à la mort, il ne peut plus qu'accepter de disparaître ou bien foncer tête baissée. La première hypothèse est abondamment documentée. En revanche, à mon grand étonnement, alors que le terme « révolution » revient en force depuis quelques années, non plus seulement dans le marketing publicitaire, mais dans la littérature critique et sur les réseaux sociaux, cette seconde hypothèse laisse pantois la plupart des observateurs. Alors on raconte le désir croissant de révolte de la population, chez les jeunes et même chez les cadres, sans jamais aller au bout du raisonne-

QUE FAIRE DE VRAIMENT SÉRIEUX ? BOYCOTTER LES MULTINATIONALES ? ATTENDRE QUE L'UNION EUROPÉENNE « CHANGE », QUE LA PROCHAINE ÉLECTION APORTE QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU ? L'IMPASSE APPARAÎT À UN NOMBRE CROISSANT DE FRANÇAIS

ment, au nom de l'impossibilité théorique d'une quelconque convergence. Sans nier qu'elle reste très peu probable, c'est ce vide que j'ai souhaité combler, par le choix d'une grille de lecture qui offre l'avantage de mettre en mouvement l'arc inépuisable des insoumissions françaises.

ÉLÉMENTS : Vous faites certains parallèles avec la Révolution française. Une des causes de ce bouleversement est à chercher selon vous du côté de la démission de l'aristocratie dans son rôle de protection des vassaux. Y a-t-il un lien à faire avec les puissants du jour ?

FABRICE GRIMAL. Nécessairement. Longtemps, les Français ont calmement toléré que leur élite prospère beaucoup plus que la moyenne, mais ils posaient des conditions, des contreparties : que leurs enfants aient accès aux mêmes formations si leurs capacités le permettent, et que leur niveau de vie monte en proportion de celui de leurs dirigeants, qu'ils sont prompts à admirer de bon cœur dès que ceux-ci le méritent. Mais si nous vivons aujourd'hui une véritable révolte, c'est celle d'une élite mondialisée durablement coupée de ses bases, qui revendique toute honte bue de mener une lutte des classes à l'envers. Comme les nobles de 1789, les grands banquiers d'aujourd'hui ne prennent plus réellement de « risques », les PDG toucheront leurs parachutes dorés quoi qu'il arrive, et les humiliations subies par les employés du quotidien ne sont même plus justifiables par des augmentations de salaires régulières ou des perspectives meilleures pour leurs enfants, mais uniquement par la crainte du chômage. Le bâton sans la

carotte. Au passage, l'autre parallèle passionnant entre la situation actuelle et la Révolution, c'est la question de la dette et la souveraineté financière.

ÉLÉMENTS : Vous diagnostiquez une crise de la souveraineté, tant en termes de fonctionnement démocratique que dans nos rapports avec l'Union européenne. Pouvez-vous préciser de quoi il s'agit ?

FABRICE GRIMAL. Le nœud du problème est là, selon moi, dans la disparition de la souveraineté du peuple français en tant que nation assemblée, sa dilution dans ces grands ensembles qui se saisissent de son pouvoir pour le remettre à d'autres, beaucoup moins légitimes. La prise du pouvoir politique par de grandes entités privées aux réflexes mafieux (banques, multinationales, etc.) qui s'est réalisée pas à pas ces dernières décennies est en voie de parachèvement, dans ce que certains appellent une « corporatie » mondialisée. Certains peuples se lèveront pour s'y opposer, n'en doutons pas. La France en fera-t-elle partie ?

ÉLÉMENTS : Le Frexit est-il d'après vous un préalable à la révolution ou est-ce au contraire la révolution qui seule rendra le Frexit possible ?

FABRICE GRIMAL. Le Frexit, véritable objet révolutionnaire, pourrait arriver par l'élection d'un candidat qui en aurait fait son cheval de bataille. Les seuls dans ce cas pour l'instant (François Asselineau et Florian Philippot) n'ont pas, pour un certain nombre de raisons, les moyens d'accéder au pouvoir suprême dans un délai raisonnable. Il est presque mathématiquement plus probable qu'à la faveur d'une nouvelle révolution française le Frexit s'impose de lui-même, ne serait-ce que pour se mettre en conformité avec le droit international puisque l'UE interdit tout. Il y a bien sûr d'autres possibilités. Qu'on croie à la providence divine ou à la ruse de l'histoire, on ne peut que constater l'ironie du Brexit car, si son vainqueur s'appelle Nigel Farage, son véritable père est David Cameron, un européen convaincu qui pensait réaliser une manœuvre habile et sans risque. On a souvent raison de prier pour les maladresses de l'adversaire plus que pour la bravoure des siens !

Fabrice Grimal, Vers la révolution. Et si la France se soulevait à nouveau ?, Jean-Cyrille Godefroy, 344 p., 24 €.